

***Moby Dick*, d'Herman Melville**

Un roman baleine

Pierre Monette

Volume 1, Number 1, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10494ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Monette, P. (2004). Review of [*Moby Dick*, d'Herman Melville : un roman baleine]. *Entre les lignes*, 1(1), 44–45.

Moby Dick, d'Herman Melville

Un roman baleine

Moby Dick, d'Herman Melville, fait partie de ces livres que tout le monde connaît mais que personne ou presque n'a lus : ce qu'on appelle des classiques.

PIERRE MONETTE

Le capitaine Achab pourchasse Moby Dick de par les mers ; il veut tuer cette baleine blanche, « pareille à une colline de neige dans le ciel », qui lui a arraché une jambe. Mais la colère de l'animal sera à la hauteur de la soif de vengeance d'Achab : le cachalot éventrera d'un coup de tête le *Péquod*, le navire d'Achab, et le capitaine et son équipage disparaîtront avec la baleine dans les abysses. Un seul homme, Ishmaël, survivra à l'aventure pour en faire le récit. En résumant ainsi le roman, on fait avec lui la même chose que font les marins du *Péquod* avec les baleines qu'ils tuent, lorsqu'ils réduisent à quelques barils d'huile les tonnes de graisse dont est enveloppé l'animal. Car avec ses 700 pages, *Moby Dick* est un roman baleine, qui se sait à la mesure de son sujet : « Souvent on entend parler d'écrivains qui s'enflent et se gonflent avec leur sujet ; bien que ce dernier puisse paraître tout à fait ordinaire. Comment en

serait-il de même pour moi qui écris sur le Léviathan ! Inconsciemment ma calligraphie s'épanouit en majuscules d'affiches. [...] Pour produire un livre puissant, il faut choisir un thème puissant. Aucun volume gros et durable ne pourra jamais être écrit sur la puce ; bien que beaucoup s'y soient essayés. »

UNE POURSUITE ACHARNÉE

Le livre s'ouvre sur l'arrivée d'Ishmaël à New Bedford : « [...] n'ayant plus d'argent ou presque et rien de particulier à faire à terre, l'envie me prit de naviguer encore un peu et de revoir le monde de l'eau. C'est ma façon à moi de chasser le cafard et de me purger le sang. [...] Ça remplace pour moi le suicide. » Dans une auberge, il devient l'ami de Queequeg, un « sauvage » tatoué des pieds à la tête, né sur une île du Pacifique qui n'apparaît « sur aucune carte [car] les endroits vrais n'y sont jamais ». Les deux hommes décident de partir en direction

Melville

Moby Dick

Préface de Jean Giono



folio classique

de Nantucket afin de s'y engager sur un des vaisseaux baleiniers qui font la réputation et la richesse de l'île. C'est ainsi qu'il se retrouve à bord du *Péquod*.

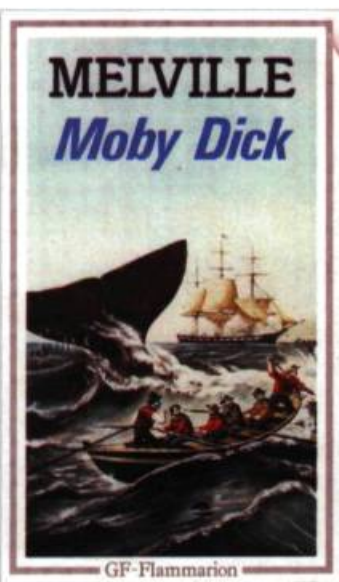
Une fois le navire au large, l'équipage découvre qu'en plus de faire la chasse à toutes les baleines qu'il croisera, son capitaine entend retrouver et tuer Moby

CHRONOLOGIE

1819 > Naissance d'Herman Melville, le 1^{er} août, à New York.
1840 - 1844 > Melville se fait marin ; il séjourne dans les îles du Pacifique.
1847 > Melville se marie ; voyage de noces à Montréal et Québec.
1846, 1847, 1849 > Publications de *Taïpi*, *Omoo* et *Mardi* : des récits d'aventures basés sur les expériences maritimes de l'auteur. Les deux premiers sont des succès ; le troisième étonne.
1851 > Publication de *Moby Dick* : la critique est mitigée.
1852 > *Pierre ou les ambiguïtés* : le livre est un échec commercial.
1854, 1855, 1856 > *Israel Potter*, *Les Îles enchantées*, *Benito Cereno* et *Les Contes de la véranda* : encore des échecs. Melville commence à connaître des difficultés financières, et de santé.
1856 - 1857 > Voyage en Europe et au Proche-Orient.
1863 > Melville est contraint de vendre le domaine que les succès de ses premiers livres lui avaient permis d'acheter. Il vit à New York ; il n'écrit presque plus, sinon quelques poèmes.

1866 > Melville obtient un emploi aux douanes du port de New York ; il occupera le poste jusqu'à sa retraite, en 1885.

1891 > Melville meurt le 28 septembre, après être revenu à l'écriture au cours des derniers mois de son existence pour rédiger *Billy Budd*. Quelques journaux signalent la disparition de celui qui a jadis été un auteur à succès... Il faudra attendre le début du 20^e siècle avant qu'on reconnaisse en Melville un des écrivains majeurs de son siècle et, en *Moby Dick*, une des œuvres les plus importantes de la littérature états-unienne.



Dick, la baleine blanche qui l'a amputé. Jour après jour, pendant des mois — et pendant 500 pages! —, on découvre avec les marins l'ampleur proprement cosmique de la colère d'Achab. « Il est familier avec des merveilles plus profondes que celles des vagues », dit-on de lui. Son arrogance est sans limite : « Je frapperais le soleil s'il m'insultait. » Il lui arrive pourtant de se sentir horriblement vieux et fatigué : « [...] comme si j'étais Adam écrasé sous les siècles entassés depuis le Paradis! »

LA LEÇON

Parcèlement, le roman prend par moments des allures de traité sur l'industrie baleinière. On devient familier avec les techniques de chasse à la baleine, avec son dépêchage, avec l'art de bouillir son lard pour en tirer la précieuse huile qui servait alors à éclairer les maisons et les rues du monde entier. Parce

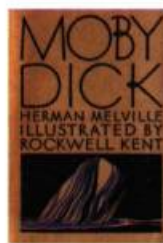
qu'il sait l'exploiter si efficacement, l'homme se croit maître de la nature ; or la baleine « nageait dans les mers avant que les continents n'émergeassent de l'eau ; elle a nagé sur l'emplacement des Tuileries, du château de Windsor et du Kremlin [...] ; et si jamais le monde doit être inondé de nouveau, [...] la baleine survivra toujours et, se dressant sur la plus haute crête du flot équatorial, elle fera jaillir son défi écumeux à la face du ciel ». La confrontation entre Moby Dick et Achab se joue dans les 50 dernières pages du roman. « Dans la haine, je te crache mon dernier souffle », lancera le capitaine au chalot, mais cette baleine « était le Jugement dernier et la vengeance de la foudre et la malice éternelle, un homme mortel ne pouvait rien contre elle ». Et le roman devient une leçon d'écologie avant la lettre : lorsque l'homme détruit la nature pour subvenir à ses besoins, il se détruit lui-même ; comme Moby Dick disparaît en emportant le *Péquod* et son équipage, chaque espèce que nous exterminons nous entraîne avec elle.

Paru au milieu du XIX^e siècle, à l'époque de la naissance du capitalisme moderne, *Moby Dick* est une magistrale dénonciation de l'exploitation déraisonnée des ressources naturelles. Melville nous avertit que, de la même façon que l'homme survit aux espèces qu'il fait disparaître de la surface de la planète,

certain animaux survivront à la disparition de l'homme : les baleines « existaient avant tous les temps et elles continueront d'exister après que les temps humains seront révolus ». C'est la nature, et non l'homme, qui aura le dernier mot.

Écrit dans une langue somptueuse, *Moby Dick* tient plus de la poésie que du récit d'aventures. Le rythme du roman obéit à celui de l'océan : par moments, c'est la tempête ; parfois, c'est le calme plat pendant des semaines. Il faut s'embarquer dans ce livre avec le même esprit que lorsqu'on prend la mer : en acceptant d'être à la merci des intempéries.

Pour désigner la course folle qu'une baleine en fuite faisait faire à la chaloupe d'où avait été lancé le harpon qui l'avait blessée, les chasseurs de baleines du XIX^e siècle parlaient d'une *Nantucket sleigh ride*. La lecture de *Moby Dick* est une expérience du même genre : elle nous entraîne dans une aventure dont on sort éblouissant de mystères d'une profondeur océanique. On referme le livre en constatant que notre imagination a tenté de s'en prendre à quelque chose de bien plus gros que soi : un des plus grands romans de tous les temps — quelque chose d'aussi rare que sont en train de le devenir les baleines...



BIBLIOGRAPHIE

Moby Dick. Traduction de Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono. (1941) Préface de Jean Giono. Folio classique, n° 2852, 741 pages. — Traduction un peu vieillie, mais toujours savoureuse.

Moby Dick. Traduction d'Henriette Guex-Rolle. (1970) Introduction, bibliographie, chronologie par Jeanne-Marie Santraud. GF Flammarion, n° 546, 597 pages. — Traduction plus moderne, plus exacte, mais plutôt froide.

ADAPTATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES (DISPONIBLES EN DVD)

Moby Dick. (1956) Réalisation : John Huston ; scénario de Ray Bradbury (l'auteur de *Fahrenheit 451*). Avec Gregory Peck dans le rôle du capitaine Achab. MGM Home Entertainment. — Adaptation proprement admirable.

Moby Dick. (1998) Réalisation : Franc Roddam. Avec Patrick Stewart dans le rôle du capitaine Achab. Hallmark Home Entertainment. — Dire de cette minisérie qu'elle est un navet constitue une insulte aux légumes du monde entier.

SUR HERMAN MELVILLE ET SON ŒUVRE

Victor-Lévy Beaulieu. *Monsieur Melville*. Lecture-fiction. (1978) Éditions Trois-Pistoles, 1997, 571 pages. — Du VLB à son meilleur ! Une superbe réflexion sur l'art et l'Amérique, aussi forte d'imagination que d'érudition.

Jean Giono. *Pour saluer Melville*. (1941) Gallimard, 1995, 184 pages. — Commencant comme une préface, le livre se transforme en roman : du grand Giono, un pur plaisir de lecture.